



HAL
open science

La Chaîne des jours. Ecriture critique du quotidien dans la trilogie de Vallès

Corinne Saminadayar-Perrin

► To cite this version:

Corinne Saminadayar-Perrin. La Chaîne des jours. Ecriture critique du quotidien dans la trilogie de Vallès. *Autour de Vallès: revue de lectures et d'études vallésiennes*, 2018, *Écrire le quotidien*, 48, pp.93-113. hal-03189621

HAL Id: hal-03189621

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-03189621>

Submitted on 8 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La chaîne des jours. Écriture critique du quotidien dans la trilogie de Vallès



« Rien que la voix des horloges qui se répondent d'une tour à l'autre ! [...] Ces heures qui tombent une à une vous disent seulement que vous vieillissez, triste et inconnu, trouvant les journées longues, les années courtes ! »

J. Vallès, « Le Dimanche d'un jeune homme pauvre, ou le septième jour d'un condamné », *Les Réfractaires* [1865].

« Tous les dimanches matin, j'avais l'air d'un veau. »

J. Vallès, *L'Enfant* [1878]

LA SAISIE du quotidien est essentielle dans la mission de l'écrivain-journaliste telle que la défend Vallès. L'attention portée à la vie de tous les jours vaut d'abord comme impératif démocratique : d'où le choix de la rue¹ plutôt que du boulevard, la promotion des anonymes de préférence aux lions du jour, la passion de l'ordinaire contre le fracas des grands événements². « La réalité rugueuse à étreindre³ » est le lieu du partage du sensible, lieu *commun* au sens fort du terme. Cette ambition politique implique une esthétique, où les devoirs du témoignage s'allient à l'implication émotionnelle et militante :

Faites ressemblants les arbres et les hommes ! Il suffira de sentir ici l'odeur froide de l'eau, là le parfum tiède des foins, pour aimer les prairies et les rivières ;

1 Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon article « Jules Vallès, écrivain réaliste », *Romantisme*, « La Rue », n° 171, 2016/1, p. 65-73.

2 Cf. Céline Léger, *La Fabrique médiatique de l'événement dans l'œuvre de Jules Vallès*, à paraître aux Presses universitaires de Saint-Étienne, « Le XIX^e siècle en représentation(s) », 2019.

3 Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer* [1873], « Adieu », Paris, Gallimard, Folio classique, 1999, p. 202.

et à contempler les luttes horribles ou les pauvretés lamentables, on sera pris de haine pour ceux qui oppriment et de pitié pour ceux qui souffrent ! Vous n'êtes ni le ministère public, ni la défense : vous êtes les témoins ! – La vérité, toute la vérité, rien que la vérité⁴ !

L'écriture du réel se cherche dans un dialogue toujours recommencé entre sa vocation réaliste et sociographique, et la dimension phénoménologique de l'expérience subjective, qui seule permet de ne pas trahir le rapport intime au monde constitutif de l'expérience du quotidien⁵. Pour Vallès, trois genres se prêtent particulièrement bien à ce type d'expérimentation : la chronique, qui intègre les « choses vues » et le protoreportage ; les Mémoires, où, dans la trame des jours, le plus singulier rejoint l'universel ; le roman enfin, qui remplit pleinement sa mission lorsqu'il s'intéresse à l'interstitiel, au bas bruit qui fait l'épaisseur de l'existence – « étude de la vie intérieure, des dessous du monde et des secrets de l'âme⁶. » La représentation narrative du quotidien induit une forme de réalisme subjectif et instantanéiste, seul capable de faire surgir et de rendre sensible la dimension intime en même temps que très matérielle du « familier » :

Le génie de Dickens est fait de sa sincérité ; et son œuvre est frêle comme un miroir. Tout s'y retrouve, les détails se pressent, les images se croisent : le paysage et l'impression revivent avec les cartés, les ombres, les rayons de soleil, la goutte de pluie, le cri des lèvres, le bruit des feuilles. Ce sont des riens, et ces riens sont tout. Le jour est fait de ces nuances, la vie est tressée de ces fils⁷.

Dix ans plus tard, la genèse de *Jacques Vingtras* confère à ces lignes une fonction programmatique. Entre histoire d'une génération, Mémoires militants et fiction intime, la trilogie élabore une écriture expérimentale du quotidien : celui-ci est le lieu privilégié de l'expérience, qu'il s'agisse de la

4 Jules Vallès, « Les Actualistes », *Le Courrier français*, 17 juin 1866, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, t. 1, p. 893.

5 Cf. Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les jours. Poétiques de la quotidienneté au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

6 J. Vallès, « Les Romans nouveaux », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 324.

7 J. Vallès, « Littérature anglaise. Le roman », *Le Courrier du dimanche, Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 554.

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

construction du sujet ou de l'appréhension sociale du monde. Dans *L'Enfant*, Vallès inaugure une forme inédite de saisie et de rendu de la temporalité, qui rend compte de la dimension disciplinaire du quotidien. Ce caractère coercitif change de forme, sans desserrer son emprise, lorsque l'impératif économique encadre et régit l'emploi du temps : loin de consacrer les droits de la fantaisie, de l'irrégulier et de l'inattendu, la bohème impose un ordre du jour aliénant et contraire à toute forme de créativité. L'effacement de l'événementiel, voire du devenir dans l'à-plat de l'infime et du répétitif vaut pour dénonciation d'une histoire absente, et du manque de prise du sujet sur sa propre actualité.

CHRONIQUES D'ENFANCE

L'Enfant expérimente une écriture novatrice et disruptive, centrée sur la capture immédiate du quotidien par la conscience du petit Jacques. Cette exigence d'authenticité se traduit par un intense réalisme subjectif renvoyant au monde de l'enfance, lorsque « aucun aspect de la vie n'est ému » :

L'enfant voit tout en *nouveauté* ; il est toujours ivre. Rien ne ressemble plus à ce qu'on appelle l'inspiration, que la joie avec laquelle l'enfant absorbe la forme et la couleur [...] Le génie n'est que *l'enfance retrouvée à volonté*⁸.

Ce regard neuf fait surgir (rend visible) la banalité fascinante des objets familiers qu'efface l'habitude, et permet une saisissante épiphanie du quotidien dans ses dimensions les plus infimes et les plus prosaïques, « les accidents vulgaires, les hasards bêtes, le vent qui passe, la boue qui saute⁹ » – dans une perspective totalisante, immédiate et non-hiérarchisée. Parce qu'il est la matière même de la vie vécue, le quotidien en soi fait l'objet essentiel de la narration.

Ce choix marque une rupture sensible par rapport à la tradition du récit d'enfance, qu'il soit autobiographique ou romanesque ; celui-ci se centre volontiers sur les événements décisifs qui marquent une trajectoire, plutôt que sur les routines répétitives qui scandent la vie de tous les jours. Dans

⁸ Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, *Le Figaro*, 26-29 novembre et 3 décembre 1863, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, respectivement p. 691 et 690.

⁹ J. Vallès, « Littérature anglaise : le roman », article cité, *Œuvres, op. cit.*, p. 556.

la *Lettre de Junius* [1861], Vallès pratique ouvertement l'ellipse : « Je saute à pieds joints par-dessus les années. / Arrive 48¹⁰ ! » Dans *Le Petit Chose* [1868], auquel *L'Enfant* fait référence dès la première page, Daudet annonce de même :

Nous allons d'une enjambée franchir quatre ou cinq années de ma vie [...]. Du reste, ce fragment de ma vie que je passe sous silence, le lecteur ne perdra rien à ne pas le connaître. C'est toujours la même chose, des larmes et de la misère¹¹ !

C'est justement la saisie en direct du « toujours la même chose » qui intéresse Vallès. Cette ambition phénoménologique dans l'enregistrement du quotidien n'exclut pas une appréhension sociologique précise de la « belligérance des hétérochronies¹² » propre à la période (1832-1848), phénomène d'ailleurs différencié selon les zones géographiques et les groupes sociaux concernés. Petite ville cléricale au cœur de la Haute-Loire, restée poreuse au monde paysan qui l'entoure, Le Puy vit au rythme du calendrier agro-liturgique qu'on retrouve, avec quelques variantes, dans la Normandie qu'habite Emma Bovary¹³. Le lieutenant des pompiers est une personnalité locale parce que « le jour de la Fête-Dieu, il commande sur la place¹⁴ » ; les cloches de l'angélus scandent les travaux des dentellières, et servent d'horloge aux habitants qui, comme Melle Balandreau, n'en possèdent pas :

¹⁰ J. Vallès, *Lettre de Junius*, *Le Figaro*, 7 novembre 1861, Œuvres, op. cit., p. 133.

¹¹ Alphonse Daudet, *Le Petit Chose*, Œuvres, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, t. 1, p. 24-25.

¹² « Époque de basculement, de diffusion de plus en plus massive des procédés destinés à assurer l'emprise de l'heure, époque de remise en cause des chronologies qui encadraient la conception traditionnelle du temps, le XIX^e siècle est le temps de la "belligérance des hétérochronies", selon l'heureuse expression de Jean-Marie Privat » (Laurent Clauzade, « Présentation », *Romantisme*, n° 174, 2016/4, « La Mesure du temps », p. 7).

¹³ Cf. Jean-Marie Privat, « Un dimanche, vers six heures, au soleil levant », *Romantisme*, n° 174, 2016/4, « La Mesure du temps », p. 52 : « Le récit des "mœurs de province" suit un riche calendrier agro-liturgique (Saint-Romain, Jour de l'An, Fête des Rois, Chandeleur, carême, jeudi de la mi-carême, Ascension, Pentecôte, Saint-Michel, Saint-Pierre). Et la justesse ou la finesse ethnographique de l'écriture de Flaubert consiste à prendre souvent le point de vue de la raison pratique populaire pour marquer l'affiliation à l'ancien régime du temps et son tempo calendaire » (p. 52).

¹⁴ J. Vallès, *L'Enfant*, Œuvres, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, t. 2, p. 145. Toutes les références à la trilogie, désormais intégrées au texte, renverront à cette édition.

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

« Quand midi sonne, le silence ! / Les doigts s'arrêtent, les lèvres bougent, on dit la courte prière de l'Angéus » (p. 151). Sur l'étiquette de la malle que son fils emporte lorsqu'il part pour la capitale, sa mère rappelle que l'encombrant objet appartient à « Vingtras (Jacques-Joseph-Athanase), né le jour de la Saint-Barnabé au Puy [...] parti de cette ville, le 1er mars, pour Paris » (p. 452) : le calendrier liturgique coexiste avec le calendrier laïque officiel des messageries Laffite et Caillard.

La vie quotidienne du petit enfant prend pour points de repère les fêtes de famille dont le chapitre « Les joies du foyer » (intitulé grinçant) égrène le cycle calamiteux, du 1er janvier à Noël en passant par la Saint-Antoine¹⁵. À ces festivités officielles, obligatoires et concentrationnaires s'oppose l'épanouissement heureux des fêtes paysannes, comme le Reinage : « On appelle ainsi la fête du village ; on choisit un roi, une reine » (p. 180), ou, à Saint-Étienne, le Mardi-Gras : « Ce jour-là, c'est la coutume que dans chaque rue on élève une pyramide de charbon [...] On avait dit que ceux de la rue d'à côté devaient venir démolir notre édifice ; il y avait haine depuis longtemps entre les deux rues » (p. 204). Ces fêtes populaires appartiennent à la culture rurale, ou à la culture populaire urbaine, desquelles les parents Vingtras travaillent à se distinguer : la fidélité de l'enfant à ce calendrier alternatif vaut pour résistance au quotidien bourgeois dans lequel on le force à s'encastrier.

L'éducation, répètent les pédagogues du XIX^e siècle, est une œuvre d'autorité ; Mme Vingtras, méthodique et ferme, organise ses journées en fonction de cet impératif contondant :

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.

[...] D'abord, [notre voisine] était contente : comme elle n'avait pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. « Vlin ! Vlon ! Zon ! Zon ! – voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait » (p. 141).

15 Il est en revanche significatif que le reste du calendrier liturgique, très spectaculaire au Puy, soit passé sous silence, alors que Vallès en a fait l'objet de plusieurs articles repris en 1866 dans le recueil *La Rue* (« Souvenirs ») : le quotidien de la trilogie est le résultat d'un important travail de coupe et d'élaboration narrative.

La périodicité des séances de fouet varie selon l'âge, marquant le passage du temps – dans *Le Testament d'un blagueur*, Ernest notait déjà : « On ne me bat plus qu'une fois par semaine. C'est généralement le dimanche¹⁶ », avant qu'à l'adolescence le père-Brutus prenne le relais « à coups de cravache, à coups de canne » (p. 267). La régularité étant mère de l'efficacité éducative, Mme Vingtras l'applique à tous les domaines de l'existence familiale. L'hygiénisme bourgeois propre à la période exige un récurage trimestriel aux bains publics, doublé d'un nettoyage hebdomadaire en deux phases : « Tous les dimanches matin, j'avais l'air d'un veau. On m'avait fourbi le samedi ; le dimanche on me passait à la détrempe » (p. 219). Même rectitude pointilleuse dans les menus : « Tous les mardis et vendredis, on mange du hachis aux oignons, et pendant sept ans je n'ai pas pu manger de hachis aux oignons sans être malade » (p. 217) – en l'occurrence, ces sept cent vingt-huit déjeuners cauchemardesques ont appris à l'enfant que « la volonté est la grande maîtresse » (p. 218), puisqu'à terme son estomac consent à digérer le haïssable bulbe...

Le quotidien disciplinaire de la maison Vingtras entraîne une mécanisation forcée des gestes et des habitudes, qu'allégorise la promenade automatique du dimanche : « Me promener, c'était aller devant, le petit doigt sur la couture du pantalon, l'œil à quinze pas – une, deux, une deux ! Défense de s'éloigner d'une minute... » (p. 130). Règle suprême : ne pas perdre son temps – « Tout n'est dans ma vie que routine pesante ou précipitation douloureuse¹⁷ ! » Les contraintes artificielles du temps social et de la rentabilité scolaire s'opposent au rythme naturel, plus nonchalant et moins normé, de la nature et des saisons¹⁸. À la campagne, le petit Jacques « per[d] son temps » à regarder couler l'eau, au lieu, s'indigne sa mère, d'apporter sa grammaire latine pour apprendre ses leçons (p. 177). L'existence carcérale du collégien empêche toute évasion par la rêverie : « Jamais je

16 J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, op. cit., p. 1101. Dans toute l'œuvre de Vallès, le dimanche est lourd de fatalités hebdomadaires.

17 *Ibid.*, p. 1102. L'emploi du temps strictement minuté contraint même les besoins du corps : « Je ne m'échappe que pour raison de santé, encore me surveille-t-on, et je ne puis voler une minute – "Ernest, Ernest, tu dois avoir fini !" »

18 Au XIX^e siècle, « la mesure du temps s'éloigne de l'étalon naturel par excellence : le soleil, au moment même où la nature est un thème majeur du romantisme » (Marie-Agnès Dequidt, « Les horlogers parisiens et le temps », *Romantisme*, n° 174, 2016 / 4, « La Mesure du temps », p. 28).

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

n'avais eu le temps de regarder le ciel, ni d'écouter le feuillage pleurer¹⁹ ! » Même les trajets de la maison au lycée sont placés sous haute surveillance : « Mon père me disait : "Repasse ta leçon", et je n'avais pas même la joie de renifler l'air pur, de regarder se balancer les arbres de la grande cour, troués par le soleil et fourmillants d'oiseaux » (p. 536).

L'automatisation maniaque d'un planning disciplinaire entraîne des pathologies comiques. La mère Vingtras ne saurait admettre les logiques de la prodigalité et de l'excès propres aux jours de fête. Au 1^{er} janvier, une stricte économie réintègre bonbons et dragées dans l'à-plat du quotidien : « Il fallait qu'ils fissent toute l'année ; on en tirait un tous les trois mois et on le suçait en famille²⁰. » Toute une philosophie se cristallise dans le sucre d'une praline : « "Tiens, mange-la avec du pain." [...] Ma mère [...] sait me rappeler par une fantaisie, un rien, ce que doit être la loi d'une vie bien conduite et d'un esprit bien réglé » (*L'Enfant*, p. 184).

Dûment cadencé, l'emploi du temps entrelace les rythmes scolaires hebdomadaires (composition le mardi et proclamation des résultats le samedi²¹), leurs répondants familiaux (récuration et détrempe, oignons bi-hebdomadaires, « semaine du gigot » en début de mois²²), et les programmes quotidiens régissant l'ensemble de la vie domestique – l'arrivée de la cousine Marianne, vite réduite à l'état de bonne, permet à Mme Vingtras d'en officialiser les modalités :

Je faisais le gros – un homme doit savoir tout faire. Je grattais le fond des chaudrons, elle en faisait reluire le ventre. Pour les assiettes, c'est moi qui raclais le ventre, c'est elle qui essuyait le fond : c'est la consigne. Ma mère avait fait remarquer avec conviction que ce qui est sale dans les chaudrons, c'est le dessous ; que ce qui est sale dans les assiettes, c'est le dessus (p. 271-272²³).

¹⁹ J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur*, op. cit., p. 1101.

²⁰ *Ibid.*, p. 131.

²¹ Respectivement dans *L'Enfant*, p. 244 et 222, et *Le Bachelier*, p. 538 : « Les samedis, le proviseur, le censeur et le surveillant général venaient proclamer les notes. »

²² Les automatismes alimentaires s'emballent avec ce « gigot à finir », que Jacques doit manger tous les jours toute la semaine : « Voilà huit fois que j'y reviens, j'ai un mouton qui bêle dans l'estomac » (*L'Enfant*, op. cit., p. 219).

²³ Jules Renard s'inspire de cette séquence dans le chapitre de *Poil de Carotte* [1894] justement intitulé « Le Programme » – le héros indique à Agathe, la nouvelle bonne, la répartition des corvées

Nulle fantaisie ne vient déranger les régularités du dimanche, plus désastreuses encore que celles de la semaine. Matinée : « fai[re] dix vers ou appr[endre] trois pages » (p. 274). Après-midi : si Jacques est dispensé de vêpres²⁴ et échappe à la promenade militaire, le voilà emprisonné au collège pour « la grande retenue, de deux à six, dans cette salle vraiment lugubre ce jour-là » (p. 244). À moins qu'un accès de créativité vestimentaire ne pousse la mère à réaliser quelque innovation hardie, redingote à jambes ou pantalon-tigre²⁵...

En réaction à la régularité impitoyable des micro-désastres, la narration multiplie les dérapages carnavalesques qui viennent perturber cet impeccable ordonnancement des menus déplaisirs. La Saint-Antoine, jour de la fête du père, coïncide avec la fête du cochon²⁶, ainsi que le souligne, dans le même chapitre, l'insistance sur le boudin de Noël : « Une satanée petite queue de cochon m'apparaît partout, même dans l'église... » (p. 188). Résultat : « Comme il se doit en Carnaval, la scatologie reprend le dessus. Jacques, tournant comme un pantin, montre son derrière à son père au lieu de son visage²⁷. » La calligraphie forcée du compliment se ressentait déjà des excès du Mardi-Gras, avec ses « quelques phrases qui ont l'air d'ivrognes » (p. 185)... Au 1^{er} janvier, le dévergondage du style entame les préceptes économiques de Mme Vingtras : « Ces bonbons à corset de dentelle, ces pralines comme des nez d'ivrognes, ces tons crus et ces goûts fins [...] ce libertinage du nez et cette audace de tympan, ah ! comme c'est bon, une fois l'an ! » (p. 183).

A priori moins susceptible de dévoilements farcesques, le ménage quo-

quotidiennes : « C'est moi qui vais à la cave. Du jour où j'ai pu descendre l'escalier, si mauvais que les femmes glissent et risquent de s'y casser le cou, je suis devenu l'homme de confiance [...]

Entendons-nous, s'il vous plaît, afin que l'un ne gêne pas l'autre dans son service » (Paris, Presses-Pocket, 1990, p. 88-89).

24 Ce qui n'est pas le cas d'Ernest dans *Le Testament d'un blagueur* : « Ma mère est religieuse. / Elle m'envoyait, le dimanche, à vêpres, tous les dimanches ! / Que c'était triste ! » (p. 1128).

25 « Vous savez ce qu'était cette redingote ! [...] Ils l'avaient faite un dimanche qu'il tonnait ! » (*Le Testament d'un blagueur, op. cit.*, p. 1105).

26 Comme le rappelle un article repris dans le recueil *La Rue* [1866] (« La Rue », « La rue de province », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 671) : « Allons, buvons, à Saint-Antoine, / La faridon don, / La faridon doine ! »

27 Graziella Farina Scarpa, « Jules Vallès, Saint Antoine et son cochon », *Les Amis de Jules Vallès*, n° 23, janvier 1997, p. 22.

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

tidien dérape dans un accès de « monomanie frottante » : « Je lui prends le torchon des mains pour continuer la lutte. Je me jette sur le meuble ou je me précipite contre la rampe, et je mange le bois, je dévore le vernis [...] L'enthousiasme me monte au cerveau » (p. 216-217). De même Poil de Carotte, dévorant ses « tartines de rien », transforme le goûter en spectacle de foire : « Parfois le pain semble dur. Alors Poil de Carotte se jette dessus, comme on attaque un ennemi, l'empoigne, lui donne des coups de dents, des coups de tête, le morcelle, le fait voler des éclats²⁸. » Le quotidien explose en instantanés burlesques et en images décalées.

LA BOHÈME AU QUOTIDIEN

Le premier chapitre du *Bachelier* s'intitule « La délivrance », et l'arrivée de Jacques à Paris se place sous l'égide des *Scènes de la vie de bohème*²⁹ : on s'attend à un dynamitage instantané de la monotonie claustrale qui fait loi dans la maison Vingtras. Le monde de la bohème est régi par une économie aristocratique de la prodigalité (et de la dette) ; dans le roman de Murger, le chapitre « Les Flots du Pactole » présente la comptabilité fantaisiste qui, en huit jours, dévore les 500 francs de Rodolphe – en une alternance significative, cette séquence *High life* est suivie d'épisodes intitulés « Ce que coûte une pièce de cinq francs » et « Le Cap des tempêtes »... C'est cette tradition de dépense déréglée qui engloutit les quarante francs partagés par le bachelier avec des camarades, lors de sa première installation dans la capitale : « On s'est bien amusé pendant dix jours et je n'ai pas songé une minute au moment où l'on n'aurait plus le sou » (p. 466). Après le coup d'État, la mort de l'avenir entraîne une sorte de suicide financier : « Le reste de mes cinq cents francs file vite dans cette vie-là ! » (p. 566).

La revanche (réaliste) du quotidien impose l'établissement d'un budget rigoureux – Vallès reprend une scène dont *Les Mystères de Paris* [1842-43] avaient donné le prototype avec le budget de Rigolette (lequel vaut aussi comme résumé d'une « vie minuscule » au jour le jour) : « Mes trente sous par jour me font quarante-cinq francs par mois [...] Là-dessus j'ai douze francs de loyer et vingt-trois francs de nourriture³⁰. » Jacques, lui, compte

²⁸ J. Renard, *Poil de Carotte*, op. cit., p. 56.

²⁹ Cf. « Pièges de papier : lecture du *Bachelier* », *Les Amis de Jules Vallès*, n° 27, juin 1999, pp.15-28.

³⁰ Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989, p. 468.

vingt et un francs pour ce dernier poste. Le voilà transporté d'enthousiasme devant ce « bilan » à fonction programmatique :

J'étouffé de joie ! j'ai besoin de boire de l'air et de fixer Paris. Je tends le cou vers ma croisée. Je la croyais ouverte : elle était fermée, et je casse un carreau. Comme j'ai bien fait d'ouvrir un compte pour le casuel !
Je suis allé changer mes pièces de cent sous pour faire des petits tas, sur lesquels je pose une étiquette : *Tabac, savon de Marseille, entretien* (p. 469³¹).

La vitre cassée le rappelle à l'apprenti-Rastignac en chambre : le réel ne se laisse pas facilement enfermer dans les lignes rigides d'un budget prévisionnel – les « cent sous de dépôt » pour souscrire un abonnement au cabinet de lecture crèvent ledit budget, et privent le débutant de l'immersion dans la littérature contemporaine (p. 469). Inversement, les fantaisies de la Fête impériale peuvent alimenter (au sens premier) le quotidien : tel prince russe veut rédiger « en style enflammé une lettre tous les deux jours pour une actrice des *Délassements* » (p. 480), ce qui vaut à Jacques une rente supplémentaire de trente francs, et une réflexion empruntée à sa mère : « Quarante francs et trente francs font soixante-dix francs partout³² » (p. 480). Il est vrai qu'au même moment, les rénovations du centre-ville, entamées dès la monarchie de Juillet et amplifiées par Haussmann, provoquent une flambée des prix : « Les loyers montent, montent !... » (p. 474).

Les contraintes du budget déterminent une stricte organisation du quotidien ; la stabilité économique garantie par la répétition, ainsi que l'équilibre entre revenus et dépenses, se trouvent néanmoins menacés dès qu'entre en jeu le temps mesuré et tarifé du crédit. À la pension Entêtard, Jacques gagne quinze francs par mois. Dix sous par jour pour le dîner ?... Impossible, « le mois a trente et un jours » (p. 175), et le salaire est payé

³¹ On comparera avec les comptes de Daniel Eyssette et de son frère Jacques, qui disposent de 60 francs par mois : « 15 francs de chambre, 5 francs de charbon [...] Pour ta nourriture, mettons trente francs. Tu dîneras à la crèmerie où nous sommes allés ce soir [...] Il te reste cinq sous pour ton déjeuner » (*Le Petit Chose, op. cit.*, p. 118). Ces différents budgets romanesques soulignent le caractère genré des dépenses quotidiennes : Rigolette mange des légumes qu'elle prépare elle-même, les deux Jacques et Daniel prennent des demi-portions de viande à la crèmerie ; la grisette nourrit de mouton son serin, Vingtras a un budget consacré au tabac...

³² « Ajoutez quatre sous à un franc, ça fait vingt-quatre sous partout » (*L'Enfant, op. cit.*, p. 187).

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

par quinzaine échue. D'où la nécessité de contracter un emprunt – à 10 %, plus les dommages collatéraux :

Le soir, Legrand et moi dépensons neuf sous pour le dîner-soupatoire, neuf sous !... Nous avons vendu à un usurier mon mois d'avance, et il nous donne neuf sous pour que nous lui en rendions dix à la fin du mois.

[...] Nous aurions bien voulu avoir les treize francs dix sous d'avance et d'un coup. On aurait pu faire des provisions ; ça coûte bien moins cher en gros ; l'achat en détail est ruineux. Mais si je mourais...

L'homme qui nous prête l'argent n'aventure ses fonds qu'au fur et à mesure ; je suis forcé de passer à la caisse tous les soirs (p. 579).

Ce dernier détail est révélateur : la pauvreté resserre le quotidien, en imposant des contraintes drastiques en termes d'horaires et d'espace – en plus du caractère répétitif de sa vie professionnelle, Jacques est assigné à résidence par l'obligation de passer tous les soirs chez l'usurier. *Le Bachelier* répertorie toutes sortes de connexions loufoques ou tragiques entre les déterminations matérielles du quotidien et l'emploi du temps qu'elles dictent. Fastueusement orné d'un « habit du matin » dont il ignorait jusque-là l'existence³³, Jacques s'insinue – pour l'ôter – dans la tiédeur des alcôves bourgeoises où il s'attarde volontiers jusqu'à deux heures (p. 300). Lorsque au contraire la misère le prive de souliers, les impératifs de la vie en pantouffles assujettissent ses déplacements et ses amours aux aléas de la météo : « Il m'est défendu de sortir par les temps humides ! Je ne connais que la vie à sec. Je n'ai pas depuis deux mois pu suivre un jupon troussé, un bas blanc tiré, comme j'en suivais, les jours d'orage ! » (p. 630).

Pire : dans le domaine alimentaire, le fatal gigot et l'oignon persécuteur de la maison Vingtras trouvent à Paris leur pendant burlesque. À la pension Entêtard, se succèdent jour après jour, avec une régularité inoxydable, quatre menus de famine :

Du raisiné, rien de plus...

Le second jour, des pommes de terre frites.

³³ « J'ai toujours vu le matin représenté en jaune clair ou en bleu pâle dans les ballets et dans les pièces de vers. Vais-je être en matin de pièce de vers ou de féerie ? Aurai-je des gouttes de rosée ? m'entrouvrirai-je de quelque part au soleil levant ? » (*Le Bachelier, op. cit.*, p. 613).

CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN

Le troisième jour, des noix !

Le quatrième jour, un œuf !

Cet œuf m'a refait – on me donne un œuf après tous les cinq jours pour que je ne meure pas [...] Les jours d'œuf, j'ai assez bonne mine ; mais les jours de rai-siné, [l'usurier] tremble » (p. 579).

Le lieu et l'heure des repas, qui structurent l'emploi du temps, sont fixés par les considérations budgétaires. S'agit-il d'être économe, on déjeune avec du cochon sous les porches, au risque d'offrir à sa bien-aimée le peu romantique spectacle d'un « Christ au saucisson » : « L'homme de ses rêves est là, contre le mur, avec du cochon dans une main, un petit pain dans l'autre » (p. 616). Fin de l'idylle. Dispose-t-on d'un peu plus d'argent, on peut délaissier le cochon pour s'offrir un repas « à cheval » au restaurant, en prenant soin d'arriver « à deux heures moins cinq [...] parce qu'à deux heures le déjeuner finit et le dîner commence » (p. 649³⁴).

Ces expédients acrobatiques, loin d'ouvrir la prison des heures, renforcent l'esclavage de tous les instants – on est loin de la fantaisie chantée par les bohèmes : « C'est le temps qui manque ! C'est si long à trouver, du pain³⁵ ! » Même dans les périodes fastes, les répétitions débitées à l'heure dévorent la journée entière : « Je donne la première à sept heures du matin [...] la dernière, à huit heures du soir, à un imbécile riche, qui veut apprendre le style » (p. 615). Impossible de garder la soirée pour soi ; rester un professeur en vogue exige des sacrifices mondains :

Moi, je voudrais ne pas perdre mes soirées à aller chez les bourgeois que Boulimart me recommande de ménager ; je voudrais être libre, – ma journée faite, – libre de travailler pour moi.

Je ne suis pas libre.

On ne gagne pas *plus* ou *moins*. On n'est pas maître de l'étoffe qui s'appelle le temps, on ne choisit pas ses heures, sa façon de vivre, quand on a la clientèle qui est la mienne (p. 616-617).

³⁴ La version parue en feuilleton dans *La Révolution française* détaille les économies ainsi réalisées :

« C'est cinquante centimes le déjeuner, quatre-vingts centimes le dîner » (*Mémoires d'un révolté*, Clermont-Ferrand, éditions Paleo, coll. « La Collection de sable », 2017, p. 403). Sur ces questions, on consultera la belle thèse de Mourad Khelil, *Le ventre de Vingtras. Nourritures terrestres et langagières dans la trilogie de Jules Vallès* [présentation dans la revue *Autour de Vallès*, n° 47, 2017, p. 362-374].

³⁵ J. Vallès, *Les Réfractaires [1865]*, « *Les réfractaires* », Œuvres, op. cit., t. 1, p. 146.

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

Le dimanche, dont on connaît par ailleurs le potentiel menaçant, ne perce aucune trouée dans le tunnel des tâches quotidiennes. Malgré les promesses alléchantes de Murger (« La toilette des Grâces »), les bohèmes pauvres ne peuvent déboursier le prix d'une partie de campagne³⁶ ; le pourraient-ils que, comme Rigolette le rappelait à Rodolphe, la fantaisie n'est pas plus de mise ce jour-là que le reste de la semaine : « L'été, nous pourrions dîner très bien... mais très bien !... pour trois francs, à la Chartreuse ou à l'Ermitage Montmartre, une demi-douzaine de contredanses ou de valse par là-dessus, et quelques courses sur les chevaux de bois... j'adore monter à cheval... ça vous fera vos cent sous, pas un liard de plus³⁷. » Ces cinq francs, l'autre Rodolphe (le bohème, pas le prince) met toute la journée à les trouver dans le chapitre des *Scènes de la vie de bohème* qui porte ce titre... Dans cette vie strictement cadennassée, tout écart, comme le voyage au pays que Jacques s'offre à la demande de sa mère, déchaîne les catastrophes : « Est-ce qu'on a le temps de faire du sentiment et de la villégiature quand on est engagé pour vendre à heure fixe du latin et du grec, quand il y a pour cela des périodes sacrées ? » (p. 668).

Des périodes sacrées : il est symptomatique que l'expression, pour l'apprenti-écrivain, désigne le calendrier scolaire qui détermine celui des répétiteurs, et non les moments exceptionnels sanctifiés par l'inspiration – symptômes la vocation artistique (version légendaire). De fait, l'irrégularité constitutive de la vie de bohème, censée manifester la liberté créatrice face à l'ordre bourgeois et à l'assujettissement ouvrier, a pour effet de les asservir à la plus prosaïquement mercantile des littératures industrielles : tel article de Jacques lui est payé d'un gilet ou d'une paire de chaussures – Rodolphe, lui, tisse ligne à ligne la robe printanière promise à Mimi ; on compose sur commande une chanson satirique ou une romance, voire un « chant du cygne » au prix de sept francs cinquante (p. 649) ; rédacteur dans un grand dictionnaire, on gagne « quinze sous de plus par jour [...] un dîner » par contrefaçon d'écrivain célèbre, aigle de Meaux ou cygne de Cambrai (p. 645)... Dans *Le Bachelier*, la critique de la mythologie bohème passe

³⁶ J. Vallès, *Le Bachelier*, op. cit., p. 705.

³⁷ E. Sue, *Les Mystères de Paris*, op. cit., p. 473. Tel est le programme d'été ; le menu d'hiver est non moins contraint : « L'hiver, comme on a moins faim, nous dînerons parfaitement pour quarante sous, et il nous restera trois francs pour le spectacle, car je ne veux pas que vous dépassiez vos cent sous. »

par une approche rationalisée, chronométrique et matérielle du quotidien. Dans la version parue dans *La Révolution française*, la rencontre décisive avec l'écrivain « au paletot gros bleu », après une série de perplexités burlesques³⁸, amène une conclusion sans appel, en faveur d'une existence régulière et réglée afin d'écrire « à son heure, la tête libre » (p. 17³⁷), sans le « souci du lendemain » qui dévore « le vivace et le bel aujourd'hui ».

D'où la transaction finalement opérée entre le temps dédié au travail salarié (les horaires réguliers de Jacques Vingtras employé à la mairie de Vaugirard³⁹), et les moments réservés à l'écriture. Comme le font maints contemporains illustres (Balzac, Sand ou Littré⁴⁰), le jeune écrivain « règle sa vie » selon un emploi du temps strict mais fonctionnel : « Je me lève à six heures, j'enveloppe mes pieds dans un restant de paletot, parce que le carreau est froid, et je travaille jusqu'au moment où il faut se diriger vers la mairie. / Je reviens à la besogne de cinq à huit heures » (p. 891). À l'exemple de Balzac, immortalisé en robe de bure par Boulanger en 1837⁴¹, le jeune écrivain se fait confectionner « une robe de chambre avec capuchon, cordelière et traîne, en drap de couvent. On doit me la livrer contre moitié prix convenu, l'autre moitié payable à la fin du mois prochain. En tout :

38 « Deux repas à la fourchette ! Il serait bouffi – il ne l'est pas. Puis son cerveau y passerait. Qui est-ce qui a vu un jeune faire deux repas à la fourchette par jour et écrire des livres qui restent ? [...] Un – je comprendrais encore – mais deux ! Veux-tu que je te dise ? Il mourra envahi par la graisse, il sera obligé de traîner son ventre devant lui dans une brouette, ton paletot bleu ! » (Version parue en feuilleton dans *La Révolution française, Le Bachelier, op. cit.*, p. 1737 – les contemporains ont reconnu sans peine le romancier Hector Malot, le plus fidèle et le plus dévoué des amis de Vallès exilé).

39 Cette monotonie même bénéficiera indirectement à la création littéraire, comme l'indique un article intitulé « De la Croix-Rouge à Vaugirard » : « J'ai suivi cette rue mille quatre cent vingt et une fois, toujours aux mêmes heures, au temps affreux où j'étais expéditionnaire. Triste chemin, mais j'avais des relais dans mon ennui » (*La Rue*, « La rue », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 661). La suite de la séquence témoigne d'une saisie quasi-surréaliste de l'étrangeté du quotidien.

40 « Ni Balzac, ni Sand, ni Littré ne feront beaucoup de mystères : la dissidence paradoxale que constitue l'invention d'une règle propre, à contre-pied du biorhythme et du temps social, permet de conjuguer affirmation de liberté, exception symbolique et rigueur morale [...] L'invention par la communauté littéraire d'une autre règle temporelle contrevient moins à l'ordre social qu'elle ne retaille un habit sur mesure dans celui du moine, restaurant par là même une sorte de "clergé laïc" » (Martine Lavaud, « Nuits d'encre : le travail et la mesure », *Romantisme*, n° 174, 2016 / 4, « La Mesure du temps », p. 87).

41 M. Lavaud souligne la célébrité de ce portrait, et la mythologie implicite qu'il porte : « Fonctionnellement inexact, symboliquement abusif, le modèle monastique n'en est pas moins médiatiquement efficace » (« Nuits d'encre », article cité, p. 88).

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

soixante francs » (p. 892). Ce « froc de laine » impose au débiteur des délais de bouclage très serrés, mais, à l'inverse des trocs précédents, la robe de bure, payée par le travail littéraire qu'elle favorise, s'avère nettement rentable en termes de productivité, de visibilité et de gains symboliques. Cette victoire vient rompre la malédiction des dimanches :

Le moment de l'échéance approche ! Nous sommes au 22, c'est pour le 30 !
J'ai profité que c'était dimanche et que je n'allais pas au bureau, pour mettre une dernière main à mon ouvrage, et achever de le recopier [...]
C'est que le mercier n'attendra pas ! [...] Il est trois heures. J'entends carillonner les vêpres [...]
Le quart, la demie ! (p. 892-893).

Négoциé plutôt que dompté, le quotidien se laisse aménager et concède un temps pour l'écriture. Encore celle-ci ne prend-elle sens que par son rapport vivant à l'actualité, et à l'histoire en train de se faire. Vallès expérimente une confrontation inédite entre le parti-pris du quotidien, impératif politique autant qu'esthétique, et le tempo dense, accéléré et dramatisé propre à l'événement historique.

LES À-PLATS DE L'HISTOIRE

La trilogie semble, à première vue, privilégier une stratégie de contournement voire d'effacement, qui renvoie l'histoire hors champ ou ne la laisse percevoir qu'obliquement, par échos et ombres portées – ce qui rompt avec l'usage des dates que l'on trouve, par exemple, dans *Le Petit Chose*, où la ruine de la famille Eyssette est directement corrélée à un événement historique marquant : « À entendre mon père, vous auriez juré que cette Révolution de 18., qui nous avait mis à mal, était spécialement dirigée contre nous⁴². » Le petit Jacques passe une partie de son enfance, au début des années 1840, à Saint-Étienne ; cette ville minière alors en pleine expansion abrite une population ouvrière de plus en plus nombreuse, quelques années après les révoltes des canuts à Lyon en 1832 et 1834. Connaissant la

⁴² A. Daudet, *Le Petit Chose*, op. cit., p. 5 – l'incipit du récit indique d'emblée une date de naissance tronquée, qui marque clairement l'inscription d'une destinée dans une chronologie objective : « Je suis né le 13 mai 18.. »

trajectoire ultérieure de Vallès, le lecteur s'attend logiquement à une évocation de ces spécificités économiques et sociales d'ailleurs représentatives de la période. Il n'en est rien – la seule évocation est rétrospective, sur le ton mélancolique du souvenir, après le déménagement : « J'aimais le bruit des chariots, le voisinage des forgerons, le feu des brasiers, et il y avait une chronique des malheurs de la mine et des colères des mineurs » (p. 293).

Quant à la révolution de 1848, que l'auteur a vécue en classe de rhétorique à Nantes, elle est complètement passée sous silence dans *L'Enfant* – alors même qu'elle occupait une place non négligeable dans *Le Testament d'un blagueur* [1869], et que Vallès avait précisément évoqué l'épisode dans un article largement autobiographique intitulé « 1848 », publié dans *Le Radical* le 27 février 1877. Rien non plus lorsque Jacques arrive à Paris comme « bête à concours » ; la pension Legnagna referme sur l'adolescent les verrous de l'emploi du temps scolaire, d'où l'impression d'un éternel retour du même. La République (dont il n'est fait aucune mention) conserve l'emploi du temps hebdomadaire en usage sous la monarchie de Juillet – dont la composition du mardi (p. 337), ce qui offre aux forts-en-thème désargentés l'occasion de vendre des lambeaux de discours latins ou une poignée d'hexamètres bien frappés (p. 339). La malédiction des dimanches poursuit le collégien, à la pension où le pion remplace Mme Vingtras pour surveiller les détenus (p. 338), ou à s'ennuyer ferme en compagnie de Matoussaint : « [Il] n'est libre qu'à deux heures. C'est bien assez de la demi-journée, – nous ne savons que faire jusqu'à cinq heures » (p. 339).

Dans *Le Bachelier*, le premier tiers du récit est centré sur l'enthousiasme militant de la jeunesse républicaine des Écoles, durant l'année qui précède le coup d'État. Cet enchaînement du quotidien bohème dans la temporalité historique n'entraîne, dans un premier temps, aucune rupture dans l'appréhension phénoménologique de la durée, toujours privilégiée par le récit. Pas de dates. La chronologie prend pour point de repère les jours de la semaine ; on apprend « un matin » la suspension du cours de Michelet, et une manifestation de protestation est aussitôt programmée : « MERCREDI. – Citoyens, voulez-vous MERCREDI ? (Oui ! oui !) À MERCREDI ! » (p. 491). Le passage du temps se marque par le rythme des saisons : « Le printemps est venu plus tôt cette année » (p. 505 – en l'occurrence le soleil ment⁴³, puisque c'en est bien fini du printemps des peuples).

⁴³ Les nuages s'accroissent au-dessus des manifestants venus défendre le cours de Michelet : « Ceux

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

Quant aux micro-événements marquants, comme la fondation du Comité des jeunes, ils s'inscrivent dans le récit sous forme d'instantanés pris sur le vif : « Samedi, minuit un quart » (p. 520).

Les dates n'apparaissent qu'au moment où l'imminence du coup d'État amène une accélération tragique. Comme dirait Flaubert, « le Sentimentalisme [...] suit la Politique et en reproduit les phases⁴⁴ » :

Fin novembre 51.

Mauvaises nouvelles privées et publiques !

J'ai perdu la leçon de mon Russe. L'actrice des *Délassements* est partie au diable, il l'a suivie.

Je reste avec mes quarante francs et mes habits râpés. C'est dur !

En politique, le ciel est noir.

La République sera assassinée un de ces matins au saut du lit (p. 521-522).

Après quoi des dates de plus en plus rapprochées accélèrent le séquençage du récit : « Dimanche 25 novembre » (p. 523), « 2 décembre » (titre du chapitre XII, p. 524). Cette journée fatale est scandée en heures, puis les sous-sections « 3 décembre » (p. 528) et « 4 décembre, au soir » (p. 529) marquent l'échec anticipé de toute tentative de résistance. Le chapitre suivant, « Après la défaite » (titre hugolien), s'ouvre sur la date « 8 décembre » (p. 530), ouvrant une béance dans la chronologie.

Béance symbolique : la catastrophe du coup d'État dérègle le passage du temps et les logiques du devenir. L'effet en est d'abord foudroyant : « Il y a trois jours que c'est fini. / Il me semble que j'ai vieilli de vingt ans ! » (p. 520). Les camarades de Vingtras portent les mêmes stigmates : « Ils n'ont plus les mêmes têtes, le même regard, les mêmes gestes » (p. 560). Renoul a l'air d'un vieillard : « Où donc a-t-il pris ce teint gris, ce regard creux ? » (p. 561). La prostration et la sidération sont suivies de l'enlèvement dans un temps arrêté, suspendu, englué dans le retour des malédictions du passé : « Je tourne et je retourne dans le cercle bête où s'est écoulée une partie de ma jeunesse » (p. 536).

L'ellipse magistrale où *L'Éducation sentimentale* engloutit le Second Empire trouve son pendant dans *Le Bachelier* – l'histoire est bloquée, le

qui se préparent à la licence citent du latin. *Solem quis dicere falsum / Audeat ? Qui oserait dire que le soleil ment ?* » (J. Vallès, *Mémoires d'un révolté*, op. cit., p. 106).

⁴⁴ Manuscrit de *L'Éducation sentimentale*, carnet 19, fo 38.

passage du temps s'enraye, la durée s'étire dans le cercle vide des heures comme Jacques tourne sous les galeries de l'Odéon⁴⁵ :

Les années se sont écroulées sur les années ; j'ai vu revenir les étés et les hivers, avec la monotonie implacable de la nature [...] Comme le temps a été rongé sans but ! Les années ont paru courtes parce qu'elles étaient creuses et vides, tandis que les journées étaient longues, longues [...] À peine si je sais les dates ! » (p. 703).

Cet amputation de l'histoire, cette suffocation du devenir est trouée d'invocations qui rappellent Rimbaud⁴⁶ (Une saison en enfer est écrite après la Commune) : « Où est donc la vie ? La vie ! » (p. 540), « La vie vide, mais vide... » (p. 683). Même lorsque l'habitude et l'hébertude ont fait taire ces cris de désespoir, la composition d'ensemble du Bachelier privilégie les « temps faibles » de la platitude, de l'éternelle répétition, d'où l'impression d'enlèvement dans une temporalité immobile, grise, privée de sens et de repères : « Est-ce un total de mille ou de deux mille journées sans émotion que j'ai à enregistrer dans l'histoire de ma vie ? » (p. 702). Le rien menace jusqu'au projet mémorialiste, effaçant le passé sous l'uniforme badigeon de l'amnésie⁴⁷.

Même lorsque le titre *L'Insurgé* semble promettre un redémarrage de l'histoire, les premiers chapitres s'ouvrent sur l'emploi du temps régulier et répétitif de la vie au lycée, puis à la mairie de Vaugirard. Certes les dates réapparaissent – le devenir s'est réenclenché – mais le quotidien des plus misérables ne parvient pas à s'arracher à la stagnation, à la paralysie d'un quotidien sans avenir et sans perspective. Du coup d'État à la Semaine sanglante, rien n'interrompt l'aveugle qui mendie tous les jours au même endroit, en marge du bruit et du fracas de l'histoire en marche :

⁴⁵ « Je me suis bien promené dans ces couloirs de pierre la valeur de quatre années pleines ; j'ai certainement fait, si l'on compte les pas, au moins trois fois le tour du monde » (*Le Bachelier, op. cit.*, p. 681). Labyrinthe sans Minotaure, le temps circulaire de l'histoire gelée parodie les « tours du monde » et les romans d'aventures mis à la mode par Jules Verne.

⁴⁶ « La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde » (Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer* [1873], « Délivres I. Vierge folle », Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 188).

⁴⁷ « Je n'ai rien à me rappeler et rien à oublier, rien, rien [...] Je ne revois debout, dans ma mémoire, que quelques 1^{er} janvier sans étrennes et sans oranges ! » (*Le Bachelier, op. cit.*, p. 703).

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

« La charité, s'il vous plaît ! »

Je le connais depuis trente ans. Il est venu là avec des cheveux noirs ; il a maintenant des cheveux blancs. Il me semble qu'il était à cette même place, le 3 décembre 1851, quand Ranc, Arthur Arnould et moi, nous vîmes nous emparer de cette même mairie où sont les nôtres aujourd'hui (p. 1061).

Au-delà de l'engluement pathologique du devenir qui dénonce le Second Empire, l'écriture de l'histoire, dans *Le Bachelier* et *L'Insurgé*, expérimente des formes inédites de collision entre le quotidien vécu au jour le jour et le choc des événements. La réaction de Vingtras au cours de Michelet a valeur programmatique : « J'aurais préféré que ce fût plus clair, pas si élevé, plus terre-à-terre » (p. 486). Lorsque Jacques veut lui-même se faire historien, et rédiger un article consacré aux « Tombes révolutionnaires », la poétique du quotidien leste ses tentatives d'envolées lyriques : « Je remarque toujours des choses très communes. / J'entends hurler un chien noir, je regarde une petite ensevelir sa poupée, je regarde la fille du concierge⁴⁸ ». Ce « chien noir de la prose⁴⁹ », comme le coucou de Renoul qui sonne bien mal à propos⁵⁰, parasite le sublime de la légende républicaine par la banalité du quotidien.

Le personnage de Championnet incarne une allégorie burlesque de cette ivresse du sublime trébuchant sur les aspérités du réel. Ce jeune exalté porte bien mal le nom du grand général républicain célébré par Alexandre Dumas dans *La San Felice* [1864] : pilonné pour avoir voulu « délivrer ses frères », trop prompt à avaler des épingles ou à se mordre la langue, handicapé par ses chaussures tournées qui entravent sa marche, il ne parvient jamais à s'exprimer devant ses camarades, encore moins à tenir un discours mobilisateur. Le narrateur avoue avec une ironique humilité : « Encore aujourd'hui, je ne suis pas bien sûr, pour mon compte, de savoir exactement ce que c'est que la philosophie de l'histoire. Je me la représente toujours sous

48 J. Vallès, *Mémoires d'un révolté*, op. cit., p. 138.

49 « J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose » (Victor Hugo, « Réponse à un acte d'accusation », *Les Contemplations* [1856], Paris, Le Livre de poche, 2002, p. 56).

50 Discours d'investiture de Vingtras élu président du Comité des jeunes :

« J'ai l'air de sonner les cloches.

"Digne, digne... En attendant, je vous crie : Sentinelle, prenez garde à vous !"

Hou, hou !

Chacun se retourne ! C'est le coucou de Renoul que sa mère lui a envoyé. On voit un petit oiseau qui ouvre la porte avec son bec et qui fait : Hou, hou ! » (*Le Bachelier*, op. cit., p. 521).

la forme d'un homme assis en tailleur avec des bottines tournées » (p. 510).

La résistance du quotidien aux grandiloquences de l'histoire se traduit par un certain nombre de dysfonctionnements grotesques. On rencontre çà et là des flaubertismes qui placent *Le Bachelier* dans la lignée de *L'Éducation sentimentale*. La rhétorique révolutionnaire dérape lors d'une représentation du drame de Ferdinand Dugué intitulé *La Misère*, consacré à la famine en Irlande :

Matoussaint se dresse et crie : *À bas les pommes de terre !*

Nous avons fait fausse route. Jusqu'alors la foule pouvait être avec nous, mais il y a des marchands de pommes de terre au paradis et ils se lèvent comme un seul homme.

Nous essayons d'attirer à nous un boulanger qui est un peu soûl.

« À moi ! » hurle Matoussaint en agitant son chapeau immense. Le boulanger ne bouge pas, mais les *pommes de terre* tombent sur nous⁵¹.

Ce malentendu entre sens littéral et signification contextuelle porte symptomatiquement sur les pommes de terre, tubercules éminemment prosaïques jusque dans leur nom – les patates s'opposent au pain, dont la charge symbolique est évidente dans le discours politique et évangélique (le Christ des barricades est un quarante-huitard de choc). Même confusion entre littéral et figuré au Club de l'Intelligence : « "C'est démolir d'un seul coup, comme un maçon sans discernement..." / "Vous insultez les maçons !" hurle un citoyen couvert de plâtre⁵². »

Après ces prolégomènes, la manifestation protestant contre la fermeture du cours de Michelet est un premier acte de résistance contre le tournant réactionnaire de la politique gouvernementale. Comme lors de la première fête de la Fraternité, le 14 juillet 1790, le ciel se montre partisan de l'Ordre : il pleut à verse. Ce qui désamorce le potentiel explosif de cette effervescence pré-insurrectionnelle :

Les sergents de ville, au lieu de barrer la révolte, s'écartent ; ils se mettent sous les portes où l'eau ne tombe pas ; ils font même signe qu'il y a encore de la place pour un.

51 J. Vallès, *Mémoires d'un révolté*, op. cit., p. 70.

52 Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* [1869], Paris, Garnier-Flammarion, 2001, p. 411. Le boulanger soûl venu applaudir *La Misère* est peut-être cousin du placeur d'alcool qui, chez Flaubert, arrive au club après « trois cafés » bien arrosés...

LA CHAÎNE DES JOURS.
ÉCRITURES CRITIQUES DU QUOTIDIEN DANS LA TRILOGIE DE VALLÈS

Des marchands de parapluies sortent des pavés, suivent la colonne et font des affaires (p. 109).

Dans la capitale des révolutions, les « magiques pavés⁵³ » sont censés s'ériger en barricades – non faire pousser des parapluies... Le quotidien ne perd pas ses droits, ainsi que Frédéric Moreau l'avait remarqué lors de la prise du Château-d'Eau : « Les marchands de vin étaient ouverts ; on allait de temps à autre y fumer une pipe, boire une chope, puis on retournait se battre. Un chien perdu hurlait⁵⁴. » Le même chien noir croisé par Vingtras au cimetière, non loin des « tombes révolutionnaires » ?...

La poétique du quotidien qu'expérimente la trilogie vaut comme manifeste esthétique, dispositif critique et discours polémique. L'intensité du réalisme subjectif, en s'attachant à la matérialité des choses dans la vie de tous les jours, rend sensible l'originalité du rapport enfantin au monde, mais aussi les carcans dans lesquels un quotidien disciplinaire – celui de la famille, celui de la pauvreté – emprisonne chaque minute et chaque heure. La fantaisie que promet la vie de bohème n'ouvre qu'une liberté illusoire : trouver un espace pour l'écriture exige d'inventer un emploi de temps (une règle de vie) compatible avec les contraintes sociales et économiques, mais ne s'y réduisant pas. Cette création « actualiste » est connectée en permanence à l'histoire en train de se faire ; la trilogie invente des dispositifs inédits pour saisir les logiques souterraines du devenir, avec leurs effets de dérapages et d'arythmie – suspensions mortifères ou accélérations fiévreuses. Écrire l'histoire au quotidien suppose l'invention de montages narratifs inédits, instables, où l'événement ne transcende ni ne surplombe la vie de tous les jours, mais la travaille au corps : l'idéalisme romantique s'inverse en réalisme démocratique.⁰³

CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN

Université Paul-Valéry Montpellier 3 / RIRRA 21

⁵³ Charles Baudelaire, projet d'épilogue pour *Les Fleurs du Mal* (Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 192 – la séquence évoque Février et Juin 1848) :

« Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,
Tes magiques pavés dressés en forteresses,
Tes petits orateurs, aux enflures baroques
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang... »

⁵⁴ G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, op. cit., p. 390.